

## **À propos du document ci-dessous**

Le document ci-dessous est la seconde  
des deux contributions de Lydia Jaeger  
à l'ouvrage publié sous la direction  
conjointe de Pierre Berthoud et de  
Paul Wells :

*Origine, ordre et intelligence, actes du  
colloque de la Faculté libre de  
théologie réformée d'Aix-en-Provence,  
5-6 déc. 2008, Charols/Aix-en-  
Provence, Excelsis/Kerygma, 2010,  
p. 183-191.*

Le présent document est hébergé sur le  
site personnel de Lydia Jaeger :  
<http://ljaeger.ibnogent.org/>

Le livre peut être commandé sur :  
[www.xl6.com](http://www.xl6.com)

# CONCLUSION DU COLLOQUE

Lydia JAEGER<sup>1</sup>

« Origine, ordre et intelligence, la science et la foi » : le colloque nous a amenés à nous interroger sur les rapports (établis à tort ou à raison) entre la foi au Créateur et la science, entre la conviction du croyant que toute l'existence trouve son origine en Dieu et les recherches du scientifique sur l'ordre et l'évolution du réel. Je ne tenterai pas ici de résumer les apports des différents intervenants – tant les perspectives choisies ont été diverses. Je me contenterais d'esquisser quelques directions qui apparaissent comme les plus prometteuses, à la recherche des « traces du divin » dans le monde tel que la science le décrit. Peut-on présenter (quelques-uns) des « effets observés d'un ordre structuré et d'une cohérence interne », qui d'après le descriptif proposé par les organisateurs du colloque « favoriseraient non des explications immanentes dans un système clos, mais une ouverture à une intelligence transcendante »? Ou exprimé autrement : sous quels aspects la foi au Créateur permet-elle une approche plus riche ou plus juste de la science et de l'image qu'elle nous dessine du monde? La contribution personnelle qui suit tire profit de la réflexion menée au cours du colloque, sans qu'il soit attendu que tous les conférenciers s'accordent avec la position adoptée ici. Plutôt que de décliner le plus petit commun dénominateur, j'ai fait le choix d'une conclusion engagée – que j'espère aussi engageante.

## 1. La foi au fondement de la science

Quel rapport entre la foi en Dieu et la science? Rappelons, d'abord, que plusieurs présupposés de la méthode scientifique sont en parfaite harmonie avec la perspective biblique du monde comme créé. L'existence même d'un ordre naturel qu'il s'agit d'explorer, la capacité et la vocation de l'homme de comprendre (au moins partiellement) cet ordre, la valorisation de l'univers matériel : voici trois convictions fondamentales de la recherche scientifique<sup>2</sup>. On pourrait en ajouter d'autres. N'en mentionnons qu'une seule : la science *expérimentale* convient à un monde créé, car l'idée de création conjugue rationalité et liberté du Créateur. Comme le monde est l'œuvre du Dieu principe de toute raison, il se prête à l'exploration rationnelle. Celle-ci ne suffit pourtant pas, car Dieu aurait pu créer un autre monde, avec d'autres lois. La liberté du Créateur implique donc que l'expérience doit compléter la spéculation théorique : le chercheur est appelé à « aller voir » quel monde Dieu a créé. De cette façon, nous retrouvons, dans un monde créé, la combinaison entre réflexion et expérimentation caractéristique de la science moderne<sup>3</sup>.

L'harmonie entre foi au Créateur et méthode scientifique n'a pas été découverte après

---

<sup>1</sup> L. Jaeger est directrice des études à l'Institut Biblique de Nogent-sur-Marne.

<sup>2</sup> Cf. ma contribution « La religion : risque ou chance pour la science? » plus haut.

<sup>3</sup> Cf. L. Jaeger, *Ce que les cieux racontent : la science à la lumière de la création*, Nogent-sur-Marne/Cléon d'Andran, Éditions de l'Institut Biblique de Nogent/Excelsis, 2008, p. 98s.

coup, comme s'il s'agissait de « réconcilier » la foi avec une science devenue encombrante pour le regard croyant sur le monde. Bien au contraire, la conviction que le monde est créé se situe au point de départ même de la science moderne. Pratiquement tous les protagonistes de la révolution scientifique aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles partageaient cette conviction : Copernic, Galilée, Kepler, Descartes, Boyle, Newton... on pourrait allonger la liste sans peine. Leurs écrits montrent que leur foi dans la création n'était pas un simple fait culturel, mais que celle-ci inspirait directement leur travail scientifique. Nombreux sont donc ceux qui considèrent que l'idée de création a joué un rôle historique important dans la formation de la méthode scientifique moderne<sup>4</sup>.

Évidemment, il ne s'agit pas de passer sous silence le fait que les rapports entre science et foi (chrétienne) n'ont pas toujours été au beau fixe : l'harmonie des débuts n'a pas toujours régné. Constaté que la *méthode* scientifique est en harmonie avec la foi au Créateur sur le plan conceptuel, que cette méthode y a même, sur le plan historique, trouvé une source d'inspiration significative, permet pourtant de garder son sang-froid face à ceux qui considèrent que la science et la foi sont en guerre. Quand le croyant trouve tel ou tel résultat scientifique menaçant, qu'il se rappelle que le secours ne viendra pas du rejet de la science : comment craindre les conclusions d'une investigation menée selon des règles en accord avec la vision biblique du réel?

## 2. La foi et les lacunes de la science

Il est important de préciser le lieu où des considérations théologiques sont intervenues à la naissance de la science moderne. Pour parler de façon métaphorique, celles-ci se sont situées au fondement et non aux lacunes de la démarche scientifique : les pères de la science moderne n'ont pas fait appel à Dieu pour résoudre des difficultés dans l'élaboration des explications scientifiques, mais avant tout pour rendre compréhensible la démarche scientifique en tant que telle. Leur approche présupposait une notion forte de la providence qui convient à la théologie calviniste, comme l'a précisé le professeur Paul Wells dans sa conférence<sup>5</sup>. Plutôt que de considérer que Dieu « intervient » dans une nature qui fonctionne de façon autonome, ils considéraient que tout est maintenu en existence par la volonté souveraine du Créateur. Comme l'avait exprimé le psalmiste dans son langage poétique (Psaume 104.29) :

Tu caches ta face, ils sont terrifiés;  
tu leur enlèves le souffle, ils expirent et retournent à la poussière.  
Tu envoies ton souffle, ils sont créés; tu renouvelles la face de la terre.

Du coup, non seulement les miracles, mais aussi le fonctionnement « ordinaire » de la nature révèlent la grandeur de Dieu. D'où la nécessité d'élaborer une méthodologie scientifique qui tienne compte du caractère créé du monde.

---

<sup>4</sup> Par ex. : Robert K. Merton, « Puritanism, Pietism and Science », *Sociological Review (première série)* XXVIII, 1, 1936, repris dans *Science and religious belief : a selection of recent historical studies*, sous dir. C.A. Russell, Londres, University of London Press, 1973, p. 20-54 ; Michael Foster, « The Christian Doctrine of Creation and the Rise of Modern Natural Science », *Mind* XLIII, 1934, p. 446-468, et « Christian Theology and Modern Science of Nature », *Mind* XLIV, 1935, p. 439-466, et XLV, 1936, p. 1-27 ; Reijer Hooykaas, *Religion and the Rise of Modern Science*, Édimbourg, Scottish Academic Press, 1972, xiii-162. Cf. également E.B. Davis, « Christianity and Early Modern Science : the Foster thesis reconsidered », dans *Evangelicals and Science in Historical Perspective*, sous dir. D.N. Livingstone, D.G. Hart, M.A. Noll, 1999, p. 75-95.

<sup>5</sup> Cf. la contribution de P. Wells « Ordre et providence », plus haut.

Il convient dès lors de dénoncer un présupposé qui structure des pans entiers des controverses actuelles sur la création et l'évolution<sup>6</sup> : l'idée selon laquelle une explication scientifique complète rendrait impossible, ou au moins superflue, la référence au divin. Curieusement, cette conviction semble commune aux protagonistes dans ce débat, qui s'opposent farouchement sur le reste des questions. D'un côté comme de l'autre, on considère que l'acceptation de la théorie (néo-)darwinienne sur l'origine des espèces favorise une attitude athée; les « chaînons » manquant à l'explication scientifique prouveraient, au contraire, l'intervention divine. Historiquement, l'évolution darwinienne a sonné le glas d'une théologie naturelle à la Paley : le célèbre « *argument from design* » de William Paley ayant cherché à prouver l'action divine par le fait qu'aucun mécanisme naturel ne pouvait rendre compte de l'adaptation des êtres vivants. Proposer une explication naturelle (même de façon assez hypothétique) menaçait directement un tel effort pour établir l'existence de Dieu<sup>7</sup>. Récemment, des croyants ont cherché appui, de façon similaire, sur les incidents de « complexité irréductible » que les avocats de l'« *Intelligent Design* » exposent<sup>8</sup>. La découverte d'un mécanisme naturel qui rendrait compte de l'émergence de la « complexité irréductible » reviendrait alors à combler la lacune de la théorisation scientifique à partir de laquelle une telle argumentation religieuse s'élabore.

Une telle antithèse entre création et évolution présuppose pourtant une compréhension de l'idée de création historiquement isolée et théologiquement contestable. Historiquement, des arguments apologétiques à la Paley ne sont qu'une variante des preuves de l'existence de Dieu, variante que l'on est, sans doute, en droit de qualifier de minoritaire. Les célèbres cinq voies de Thomas d'Aquin<sup>9</sup>, archétype même des preuves théistes, manifestent une démarche bien plus métaphysique et globale; celles-ci ne demandent pas de lacunes dans l'explication scientifique des choses, comme c'est le cas pour les arguments basés sur le « *design* » à la Paley. Quand on comprend l'ensemble de l'ordre naturel comme soutenu par l'action créatrice de Dieu, c'est justement la perfection de l'agencement dans la nature et des modèles scientifiques le décrivant qui témoignent de la grandeur de Dieu.

Sans ouvrir le débat création/évolution (tel n'était pas le thème du colloque), signalons que le tournant historicisant des sciences naturelles – de la biologie au XIX<sup>e</sup> et de la cosmologie au début du XX<sup>e</sup> siècle – doit sans doute plus à la vision biblique du monde que l'on ne le soupçonne la plupart du temps. Car l'idée de création intègre facilement, voire demande, l'historicité de l'ordre naturel : celui-ci est issu de l'acte créateur et n'est donc ni éternel ni nécessaire<sup>10</sup>. En fait, il semble bien que l'humanité doive l'idée même d'histoire, c'est-à-dire d'une évolution linéaire du monde avec un début, une progression et une fin, à la révélation biblique :

Qu'elles soient [...] indiennes ou chaldéennes, grecques ou latines, presque toutes les philosophies païennes de l'Antiquité semblent s'accorder en une même doctrine : Le

<sup>6</sup> J'ai développé cette idée dans « Lois de la nature et création », *Connaître* 26-27, 2007, p. 172-182. Les deux paragraphes qui suivent sont tirés de cet article.

<sup>7</sup> Alister McGrath, « A Blast from the Past? : The Boyle Lectures and Natural Theology », *Science and Christian Belief* XVII, p. 29s.

<sup>8</sup> Pour une introduction au débat, qui met en dialogue avocats et adversaires de l'« *Intelligent Design* » : William A. Dembski, Michael Ruse (dir.), *Debating Design : from Darwin to DNA*, Cambridge, C.U.P., 2004, 205 p.

<sup>9</sup> *Somme théologique*, 1268-1273, 1<sup>a</sup>, qu. 2, art. 3, édition dite de la Revue des Jeunes, *Dieu*, t. I, trad. A.D. Sertillanges, Paris, Desclée, 1925, p. 76-82.

<sup>10</sup> W. Pannenberg, « Theological questions to scientists », *Toward a Theology of Nature*, p. 21, et « Contingency and Natural Law », 1970, *ibid.*, p. 78, 90.

Monde est éternel; mais comme il n'est point immuable, il reprend périodiquement le même état. [...]

Seule, la Philosophie chrétienne repoussera cette thèse selon laquelle l'univers est éternel et périodique<sup>11</sup>.

Saint Augustin déjà avait insisté sur l'opposition entre l'« une fois pour toutes » de l'histoire du salut et les répétitions circulaires des récits païens<sup>12</sup>. Il n'est dès lors pas surprenant que l'idée de big-bang ait été introduite en cosmologie par un chrétien, le prêtre catholique Georges Lemaître (en 1927), alors qu'Einstein, d'inclination spinoziste, a d'abord résisté à un univers évolutif. Là encore, une caractéristique importante de la science contemporaine – sa perspective historique – se trouve en harmonie avec la conception du monde comme créé.

On doit donc se garder des raccourcis hâtifs pour progresser dans l'évaluation philosophico-théologique des théories scientifiques des origines. Il convient, en particulier, de distinguer soigneusement les données scientifiques de leur interprétation, comme l'a souligné le professeur Shafique Keshavjee dans sa conférence<sup>13</sup>. Certes, on ne doit pas séparer artificiellement les faits de leur interprétation : toute interprétation pertinente doit justement en rendre compte. Mais, pour prendre l'exemple de l'évolution des espèces, il convient de distinguer (au moins) trois niveaux : l'observation des transitions évolutives sur les plans fossile et génétique, la formulation de mécanismes permettant de telles transitions et le cadre interprétatif qui intègre les données biologiques dans une vision du monde plus globale. Les thèses de Simon Conway Morris, professeur de paléobiologie évolutionniste à l'Université de Cambridge, montrent qu'il n'est pas nécessaire de conclure de la théorie (néo-)darwinienne à l'absence de dessein dans l'univers : sur la base du phénomène de « convergence » (divers chemins évolutifs aboutissent à un résultat similaire), il considère que l'émergence de l'intelligence humaine est quasiment inévitable, en dépit du rôle que joue le hasard dans les processus évolutifs. Rien n'empêche alors de croire au dessein du Créateur pour l'humanité. Bien au contraire, la présence de principes rationnels universels rend impossible une interprétation athée de la vie<sup>14</sup>.

### 3. Au-delà de la science

Comme nous venons de le voir, croire à la création éclaire bien des facettes de la démarche scientifique. Est-il pourtant *nécessaire* d'assumer une telle perspective métaphysique pour faire de la science? N'est-il pas suffisant de mettre en œuvre la méthodologie des sciences? Tant que l'on ne se pose pas la question du fondement, on n'a pas besoin de se référer à un cadre théologique. Sans aucun doute, la plupart des praticiens de la science adoptent cette posture. Au mieux, on accepte que la vision judéo-chrétienne du monde n'est pas en tension avec la science, on reconnaît peut-être même qu'elle a assisté la naissance de la science moderne. Mais une fois la méthode scientifique en place, l'idée de création

---

<sup>11</sup> Pierre Duhem, *Le système du monde : histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic*, Paris, Hermann, vol. I, 1914, p. 295 s. Patrick de Laubier, *L'eschatologie, Que sais-je?*, Paris, PUF, 1998, p. 16, affirme également que « la conception linéaire de l'histoire [...] est d'origine biblique. »

<sup>12</sup> *La cité de Dieu*, XII, 13, trad. L. Moreau (1846), revue J.-C. Eslin, Paris, Seuil, 1994, vol. II, p. 78-80.

<sup>13</sup> Cf. sa contribution « Intelligence de la création et du réel dans les religions », plus haut.

<sup>14</sup> S. Conway Morris, *Life's Solution : Inevitable Humans in a Lonely Universe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, et ses Gifford Lectures de 2007, *Darwin 's Compass : How Evolution Discovers the Song of Creation*, à publier.

n'accomplirait aucun travail effectif. Elle n'intervient pas dans l'activité du chercheur. Une telle représentation contient certainement un élément de vérité. Comment comprendre autrement que des scientifiques aux convictions religieuses et philosophiques fort diverses puissent collaborer harmonieusement (au moins la plupart du temps)? Il me semble pourtant insuffisant de limiter « l'assistance » apportée par la vision biblique du monde au lancement de la science. Celle-ci a également besoin du correctif continu provenant de la perspective de foi. Ce correctif ne concerne pas les résultats de la science – qui, par sa nature même, ne peut tolérer de censure –, mais les attentes exagérées investies dans la science. Plus encore, la perspective biblique fournit un cadre pertinent pour articuler la démarche scientifique avec les autres domaines de l'expérience humaine. Montrons-le succinctement pour deux domaines. Primo l'éthique : alors que d'aucuns cherchent à fonder celle-ci sur la science, beaucoup – et non seulement des croyants – sont conscients du fait que la description scientifique de ce qui existe ou de ce qui s'est produit ne fournit pas de base suffisante pour établir des normes<sup>15</sup>. Mais comment comprendre le rapport entre faits et valeurs? Si l'être ne permet pas de déduire le devoir-être, n'y a-t-il pourtant aucun lien entre les deux? Une perspective « naturaliste » qui nie toute réalité au-delà de la nature accessible à la science ne peut guère éviter cette conclusion. Si les faits décrits par la science ne livrent pas de normes et si rien d'autre n'existe, les valeurs ne peuvent être postulées que de façon arbitraire. L'idée de création permet, en revanche, d'articuler valeurs et faits, sans pour autant déduire les unes des autres. Comme le monde, avec ses structures, provient du projet du Créateur, il est porteur de sens. Du coup, une éthique basée sur la loi naturelle devient possible. Bien entendu, les structures du créé ne suffisent pas à elles seules pour fonder l'éthique, car il faut toujours maintenir la référence à la personne du Créateur et à son projet, révélés dans les Écritures. Mais l'ordre naturel n'est pas neutre, il provient de la volonté divine. Une telle perspective permet d'accorder une valeur morale réelle aux « faits » décrits par les sciences, sans confondre les catégories de l'être et du devoir-être.

Secundo la rencontre personnelle<sup>16</sup> : le succès indéniable des sciences a amené plus d'un à considérer que celles-ci – et en particulier la physique – fournissent le paradigme de toute connaissance. Dans la vision biblique, la dimension personnelle constitue pourtant un élément primordial du réel : le Créateur est un être personnel et son œuvre en porte les traces. La création provient de l'acte libre du Seigneur transcendant qui choisit d'appeler l'univers à l'existence. Plusieurs textes du Nouveau Testament rattachent la création au *Logos*, deuxième personne de la Trinité (Jean 1.1-3 ; cf. Colossiens 1.16; Hébreux 1.3). De cette façon, nous sommes amenés à chercher le paradigme de la connaissance dans la rencontre entre deux personnes. C'est de cette manière que s'éclaire le constat (mis en valeur depuis une quarantaine d'années en épistémologie) qu'aucune connaissance humaine n'est totalement impersonnelle, objective de façon absolue. Le dosage de l'élément personnel varie suivant les modalités de la rencontre : « Les faits relatifs aux êtres vivants sont beaucoup plus personnels que ceux qui touchent au monde inanimé. En outre, en nous élevant vers de plus hautes manifestations de la vie, il nous faut exercer des facultés de plus en plus personnelles — impliquant une participation plus poussée du sujet connaissant. »<sup>17</sup>

Reconnaître le fondement personnel de la réalité nous préserve de deux extrêmes :

---

<sup>15</sup> Cf. ma contribution « La religion : risque ou chance pour la science? », ci-dessus.

<sup>16</sup> Ces considérations reçoivent un développement plus approfondi dans *Ce que les cieux racontent*, p. 140-160.

<sup>17</sup> Michael Polanyi, *Personal Knowledge : Towards a Post-Critical Philosophy*, Chicago (IL), University of Chicago Press, 1958, p. 347.

d'un côté, l'effort naturaliste qui cherche à réduire l'homme à ce que la science permet d'en décrire ne laissant aucune place pour l'esprit; de l'autre, la spéculation idéaliste qui nie toute pertinence des découvertes scientifiques pour la compréhension et la rencontre d'une personne. De nouveau, l'idée de création permet d'articuler démarche scientifique et rencontre personnelle. Elle nous amène à considérer que toute connaissance comporte, à des degrés variables, une dimension personnelle. Les sciences dites dures se situent à un extrême du spectre, la relation empathique entre deux individus, voire la relation de foi, à l'autre.

Il faut conclure la conclusion : sans se délecter des lacunes de l'explication scientifique, la foi inspirée des Écritures assigne à la science son « lieu » : elle lui fournit un fondement qui justifie sa méthode, et un cadre qui permet de l'articuler aux autres domaines de l'expérience humaine. De cette façon, l'idée de création éclaire notre pratique des sciences. Voici quelques « traces du divin » dans la nature, qui en indiquent l'« ouverture à une intelligence transcendante », quelques aspects par rapport auxquels le monde – tel que décrit par la science moderne – proclame la gloire du Créateur.